

Les « woke » veulent-ils tout déconstruire ?



Manifestation du 1^{er}-Mai, à Paris, entre combat social et luttes minoritaires.
(XOSE BOUZAS/HANS LUCAS)

Le wokisme serait pour certains un essentialisme dangereux, pour d'autres un nouvel horizon émancipateur... L'écrivain Philippe Forest et l'historien François Cusset ont accepté d'en débattre, loin des outrances réactionnaires mais sans complaisance.

Propos recueillis par [Julie Clarini](#) et [Rémi Noyon](#)

L'OBS. Publié le [20 mai 2023 à 7h30](#)

Temps de lecture 10 min

C'est la question du moment. Savoir si on est pro ou anti. Le mot est partout et la définition nulle part. On se demande même si ça existe. Et pourtant, d'emblée, on se sent tenu de prendre parti. C'est le propre des guerres culturelles. Pour les uns, le wokisme est un totalitarisme, pour les autres, une nécessaire révolution des sensibilités. Les polémiques s'enchaînent. Le déboulonnage des statues, l'« homme déconstruit » de Sandrine Rousseau, la réécriture de Roald Dahl... Et il faudrait avoir une opinion tranchée, tout soutenir d'un bloc ou tout rejeter sans nuances.

Face à cette injonction, « l'Obs » donne la parole à deux intellectuels qui ont en commun de s'être intéressés de près au terreau intellectuel sur lequel ont germé les idées « woke ». L'un, Philippe Forest, plutôt circonspect, signe chez Gallimard un essai intitulé « Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke ». L'autre, François Cusset, historien des idées, s'est fait connaître pour son travail sur la French Theory et voit dans le wokisme un nouveau ferment des luttes.

Pourquoi avez-vous pris tous deux le wokisme au sérieux ? Pourquoi vous saisir d'un sujet aussi périlleux ?

Philippe Forest. C'est parce qu'elle est périlleuse que la question est amusante ! A lire ou à écouter certains, on a l'impression que les woke assiègent l'université française. J'enseigne à

Nantes, et je n'ai jamais été confronté à ce qui est décrit comme un climat de terreur, un mal pernicieux et fatal. J'avais simplement envie de comprendre ce qui se passait.

François Cusset. De mon côté, j'étais plutôt animé par l'impression d'une incompréhension inédite entre générations politiques, militantes. Les forces de progrès sont tellement affaiblies, et dispersées, que si, en plus, on rompt le lien avec la nouvelle génération, tout est foutu.

Le mot « woke » est un terme chargé : quelle définition lui donnez-vous ?

P. F. Parler de « woke » et plus encore de « wokisme », c'est faire comme s'il existait une idéologie cohérente et structurée là où, en fait, on se trouve devant un mouvement pluriel et contradictoire. Du fait de cette diversité, il est très difficile de poser un jugement d'ensemble sur le phénomène. Après j'essaie d'en identifier les trois sources, religieuse, politique et intellectuelle : d'abord, le puritanisme, propre à la culture américaine ; ensuite, la lutte légitime contre les discriminations raciales et sexuelles ; et puis, enfin, l'influence trahie mais l'influence malgré tout, de la pensée française, la French Theory [*les intellectuels français comme Derrida, Lacan, Foucault, identifiés comme un courant théorique homogène par les Américains, NDLR*], sur les campus américains.

[A l'heure du « wokisme », que se passe-t-il vraiment dans les universités américaines ?](#)

F. C. Pour moi, le mot n'existe pas autrement que comme un pur épouvantail fabriqué pour imposer une polarité idéologique. Ce n'est pas une idéologie cohérente mais l'étiquette polémique que l'on pose sur une tendance de fond : le passage du combat social classique à l'affirmation des identités discriminées ou opprimées. Cette évolution historique est liée au reflux du mouvement social, à l'effacement systématique de la lutte des classes et à la montée en puissance des questions sexuelles et postcoloniales dans le débat public. Davantage que la notion de minorité, le concept qui me semble central est celui de différence. Il s'agit, pour ceux que l'on appelle « woke », d'affirmer la possibilité d'une différence, avec toute l'ambiguïté de ce geste : relève-t-il d'un narcissisme de groupe, d'un désir de reconnaissance, ou d'un projet plus large de nouvelle justice sociale ? Je penche, vous l'avez compris, pour la dernière hypothèse...

P. F. Sauf que, me semble-t-il, ce « différentialisme » se transforme souvent en un « identitarisme » : le wokisme commence par dénoncer la notion d'identité pour la raison qu'elle aliène, puis il l'exalte au prétexte qu'elle émancipe. L'ironie est que cette revendication identitaire propre au wokisme ressemble d'ailleurs beaucoup à celle que lui opposent les anti-woke, quand ceux-ci mettent en avant des concepts comme la « nation », à droite, ou même l'« universel », à gauche. J'insiste sur ces jeux de miroirs qui expliquent le tour que prend la polémique : les provocations des uns suscitent l'indignation des autres, et inversement. C'est ce qui donne au débat actuel un côté comique et fatigant. L'autre jour, j'étais confronté à un auteur, typique de la mouvance antiwoke dans ce qu'elle a de plus réactionnaire. Tout ce qu'il a fait, c'est d'ouvrir le robinet à anecdotes, choisissant les plus improbables et les plus grossières, pour que tout le monde s'esclaffe et afin que chacun ait le sentiment d'être du bon côté et d'avoir le « bon sens » pour lui. C'est un peu court et assez facile.

F. C. Je ne renverrais jamais dos à dos ces deux identitarismes. Il y a entre eux une différence de moyens et de nocivité. D'un côté, il y a des extrêmes droites ou des populismes haineux, parfois au pouvoir, très agressifs, dont les promoteurs sont généralement âgés et puissants ; de

l'autre, un mouvement extrêmement dispersé, de spectre large, allant de militants que certains jugent radicaux jusqu'à un esprit général, un Zeitgeist de génération. Par ailleurs, vous passez rapidement sur le fait que côté « woke » c'est souvent un rapport stratégique à l'identité. Je pense en particulier à l'« essentialisme stratégique » théorisé par la philosophe Gayatri Spivak : on garde à l'esprit qu'une catégorie est construite, que c'est une représentation qu'il faudra défaire, mais on part d'elle, on la met en avant temporairement parce qu'elle continue, hélas, de produire des effets dans la société. Par exemple, être noir est une construction sociale, dont on espère tous qu'elle ne pèsera plus dans la trajectoire des individus, mais dans l'intervalle, force est de constater que le regard des non-Noirs assigne encore les Noirs à cette identité figée. On choisit, pour avancer tactiquement vers l'égalité, de la revendiquer, de la valoriser...

P. F. Oui, vous avez raison et je sais bien que, par exemple, la juriste [Kimberlé Crenshaw](#), à l'origine du concept d'intersectionnalité, insiste sur cette dimension stratégique. Revendiquer son identité pour résister à la discrimination dont on fait l'objet, c'est de bonne guerre. Mais, à partir de là, on observe souvent un glissement vers une forme d'exaltation essentialiste qui réduit l'individu à son identité raciale, sexuelle. Il faudrait aller au bout de la logique. Mais beaucoup de woke s'arrêtent au milieu du gué... Et, de ce fait, ils reviennent aux positions mêmes qu'ils avaient d'abord dénoncées.



François Cusset et Philippe Forest, à Paris, en mars. (BRUNO COUTIER POUR « L'OBS »)

Au fond, Philippe Forest, qu'est-ce qui vous permet de mettre ces deux mouvements en regard, au point d'employer le même terme pour les qualifier, celui de « reconstructivisme » ?

P. F. Quand j'ai commencé à réfléchir à la question, et c'est le point peut-être original de ma démonstration, je me suis aperçu que ce mot de « reconstruction » apparaissait aussi bien du côté des pro- que des anti-woke. Ils critiquent pareillement l'idée de « déconstruction » [*concept central de [la philosophie de Jacques Derrida](#)*]. Je sais bien que ce constat peut sembler étrange parce qu'on associe systématiquement le wokisme à la « déconstruction ». C'était la thèse défendue notamment [lors du colloque de la Sorbonne](#) qu'inaugura [Jean-Michel Blanquer](#) en janvier 2022. « *Après la déconstruction* », on y appelait à « *reconstruire* », on y dénonçait l'influence de Jacques Derrida et de la « pensée 68 » en leur imputant un peu vite la responsabilité de la « cancel culture ». Mais les woke aussi veulent reconstruire ! Ils mettent en avant leurs différences et font d'elles le socle d'une identité nouvelle qu'ils exaltent de façon plus que douteuse. Ils ne veulent plus du trouble induit par la déconstruction autour de l'idée d'identité et qui prive celle-ci de sa fausse évidence ; ils veulent être ce qu'ils sont, ce qu'ils croient être, ce qu'ils ont choisi d'être. C'est de ce double identitarisme reconstructionniste qu'il faut nous préserver.

F. C. Il y aurait toute une histoire à refaire de cette méfiance vis-à-vis de la déconstruction. Au moment où paraît « la Pensée 68 », de Luc Ferry et d'Alain Renaut (1988), elle fait l'objet de vives querelles, liées à la haine pour Mai-68, qui aurait tout « déconstruit ». Vingt ans plus tard, au moment de l'élection de Nicolas Sarkozy, c'est devenu un objet idéologique de premier plan. En trente ans, on est passé d'un concept pour initiés à une chasse aux sorcières beaucoup plus politique. La French Theory est revenue en France sous une forme caricaturale comme un retour du refoulé, comme l'ennemi moral suprême, voire la fin de la civilisation. Et quand la France célèbre Derrida, Deleuze, Foucault, Barthes parce qu'ils ont rencontré le succès à l'étranger, c'est en se pinçant le nez.

Mais à vous entendre, les woke ne seraient pas assez woke, pas assez « déconstructeurs » ?

P. F. C'est ma thèse ! Il ne faut surtout pas reconstruire, mais encore et toujours déconstruire. Retrouver ce « *sens du négatif* » (la formule, de Julia Kristeva, figure dans « l'Avenir d'une révolte », paru en 1998) par lequel toute vérité se trouve perpétuellement l'objet d'une mise en cause et qui préserve les sociétés du dogmatisme.

F. C. « Reconstruire », souvent, ça mène au pire... Avec cette logique de la reconstruction, de la guérison, quel est le risque ? Remplacer la mobilisation politique par le confort psychologique : puisqu'on ne peut plus changer le monde, qu'il n'y a plus d'élan collectif, il ne reste que les doudous, les grigris, le miroir qui console. C'est ma plus grande critique des politiques woke, ce que la philosophe Wendy Brown appelle « *l'attachement blessé* » qui devient attachement à sa blessure, puisque c'est la blessure qui permet d'exister. Peut alors surgir un narcissisme de la douleur. Et puis on a parfois l'impression que ces débats woke ont aussi pour fonction de détourner le regard des plans sociaux, de parler d'autre chose que de la lutte des classes. Certains vont jusqu'à n'y voir qu'un grand écran de fumée : ils licencient et ils néolibéralisent pendant qu'on fait des manifs féministes et des héros Walt Disney moins blancs ou plus queer. Or, il est essentiel de montrer, de retrouver le lien entre cette guerre des cultures et la vieille lutte des classes. Elles se recoupent très largement et on doit travailler à faire apparaître ces liens, à montrer que l'histoire moderne du racisme et du sexisme recoupe largement celle du capitalisme. Si la pub et les réseaux sociaux véhiculent des normes

sexuelles caricaturales, avec lesquelles souvent les jeunes sont si mal à l'aise, c'est qu'elles ont un rôle : elles font vendre...

Alors prenons l'exemple d'un terrain de lutte, précisément, d'un champ de bataille : la littérature. Y a-t-il péril en la demeure ?

P. F. La question me concerne directement en tant qu'auteur, que lecteur et que professeur. Aujourd'hui, on tend à ne plus trouver d'intérêt à la littérature que dans la mesure où elle est l'expression d'un discours positif sur la société. Je ne suis pas contre le fait qu'on revoie le corpus des œuvres étudiées car, bien sûr, certains auteurs qu'on considérait comme très importants autrefois paraissent aujourd'hui insignifiants et inversement. Mais la question est de savoir quels critères on adopte dans la révision perpétuelle et salubre de ce que l'on appelle le « canon ». Il me semble que ces critères n'ont plus rien de littéraire, et qu'on vise à mesurer l'importance d'une œuvre en fonction de la manière dont elle illustre un certain agenda politique ou sociétal auquel elle se soumet. Tel roman devra être étudié parce qu'il magnifie l'expression d'une identité raciale, sexuelle, sociale – selon les critères mêmes que le woke fait prévaloir. Le problème, c'est la réduction du texte à un message univoque qui débouche soit sur l'éloge de l'œuvre, soit au contraire sur sa disqualification. Car le propre de la littérature, c'est précisément de ne se ramener à aucun message de cet ordre et de nous plonger dans une salutaire perplexité devant la complexité du monde.

F. C. Il serait réducteur, bien sûr, de lire les textes depuis une position identitaire ou communautaire, de lire en tant qu'homme ou femme, homosexuel ou hétérosexuel, Occidental ou pas. Mais on lit aussi en fonction de ça – il faut être un homme blanc de la bourgeoisie pour l'avoir oublié –, y compris dans la distance à sa propre identité : alors laissons le texte nous inquiéter, il faut qu'il puisse venir ébrécher, briser, rendre insuffisante l'appartenance identitaire. Si cela ne peut plus avoir lieu, si le texte n'est que message, alors oui, les études littéraires sont en danger.



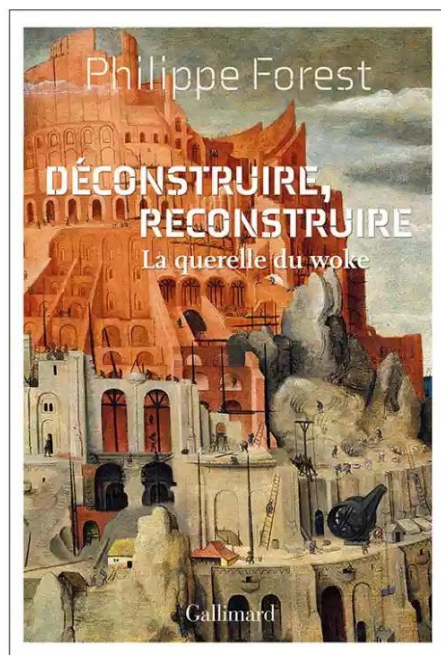
« La Haine de l'émancipation. Debout la jeunesse du monde », par François Cusset, Gallimard, « Tracts » n° 45, 54 p., 3,90 euros.

Les ayants droit de Roald Dahl ont entrepris de supprimer de ses livres des termes jugés offensants. Que pensez-vous de la réécriture des œuvres ?

F. C. Moralisme rétrospectif peu compatible avec l'idée de littérature ! On oublie en faisant ça que les œuvres du passé sont aussi des documents, au sens noble du terme. Je fais étudier des poèmes colonialistes de Rudyard Kipling dans mes cours d'histoire américaine, pour montrer aux étudiants comment l'écriture poétique peut être au service de l'impérialisme. Mais en ce qui concerne Roald Dahl, le débat porte sur la littérature jeunesse, avec sa forte dimension éducative. La littérature jeunesse a toujours été un enjeu politique et moral...

P. F. C'est toujours au nom de la protection de l'enfance que la censure s'est imposée. On interdisait autrefois les comics américains, on a failli interdire les mangas japonais. Et c'est d'autant plus stupide que les enfants savent très bien lire. « Peter Pan » ou « Alice au pays des merveilles » sont des textes d'une formidable ambiguïté – ambiguïté que les enfants comprennent très bien et qui les enchante. Ce qui arrive à Roald Dahl m'inquiète moins que ce qui menace Shakespeare. Son œuvre fait l'objet de toutes sortes de critiques dans les universités américaines, de telle sorte qu'on ne l'étudie plus que pour montrer le racisme dont elle est l'expression. Bien sûr, « le Marchand de Venise » est une pièce antisémite, mais elle comporte un monologue très célèbre dans lequel Shylock propose le plus formidable plaidoyer qui soit contre la haine des juifs. Lubitsch l'avait magnifiquement montré dans son film « To Be or Not to Be » où il place ce monologue dans la bouche d'un médiocre comédien polonais tenant tête à des officiers nazis. Il faut toujours faire confiance aux grandes œuvres car, d'une manière ou d'une autre, elles ne manquent jamais de parler juste.

F. C. N'oublions pas non plus que la « cancel culture », c'est-à-dire la tradition de censure des bibliothèques et du corpus littéraire, a surtout été l'apanage des ultra-conservateurs. Aux Etats-Unis, des ligues chrétiennes font encore retirer des bibliothèques municipales, au nom de la protection de l'enfance, « Maus » d'Art Spiegelman, la bande dessinée sur la Shoah, ou les romans de l'écrivaine Toni Morrison.



« Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke », par Philippe Forest, Gallimard, 242 p., 20 euros.

La nouvelle génération d'étudiants se distingue-t-elle, selon vous, des précédentes ?

F. C. Ce qui est nouveau, c'est cette forme de conscience politique immédiate, spontanée, avec ses codes et son lexique, sur les questions identitaires, culturelles, etc. Dans chaque classe où j'enseigne, je constate l'existence d'une frange plus ou moins politisée sur ce front de la différence, que je ne trouvais pas il y a dix ou vingt ans.

P. F. Il y a une remobilisation politique évidente. D'où, d'ailleurs, l'unanimité étrange quand il s'agit aujourd'hui de parler contre 68 : la grande crainte, c'est que quelque chose se passe qui redonne vie à ce qui était l'un des principaux slogans de Mai-68, « On a raison de se révolter ».

BIOS EXPRESS

Professeur d'études américaines à l'université Paris-Nanterre, **François Cusset** est historien des idées. Il a notamment publié « French Theory » (2003), « la Décennie. Le grand cauchemar des années 1980 » (2006) et « le Déchaînement du monde. Logique nouvelle de la violence » (2018) aux éditions La Découverte.

Professeur de littérature française à l'université de Nantes, **Philippe Forest** est écrivain et essayiste. « Je reste le roi de mes chagrins » (2019) et « Pi Ying Xi » (2022) sont ses romans les plus récents, publiés chez Gallimard. Parmi ses nombreux essais figure une biographie d'« Aragon » (Gallimard, 2015).